

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

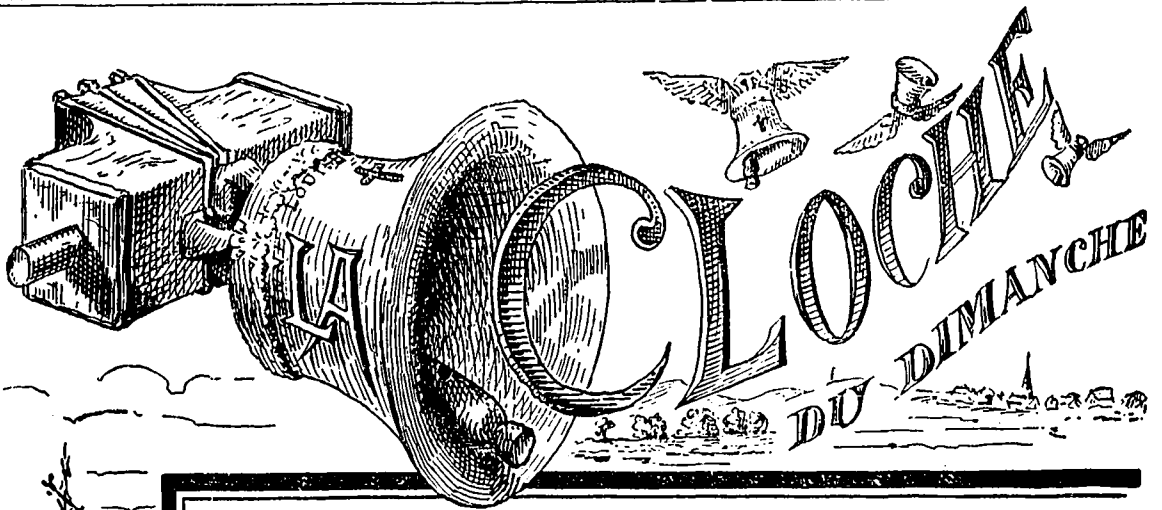
Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

UN SOU LE NUMERO.



VOL. I.

ABONNEMENTS.

No. 6.

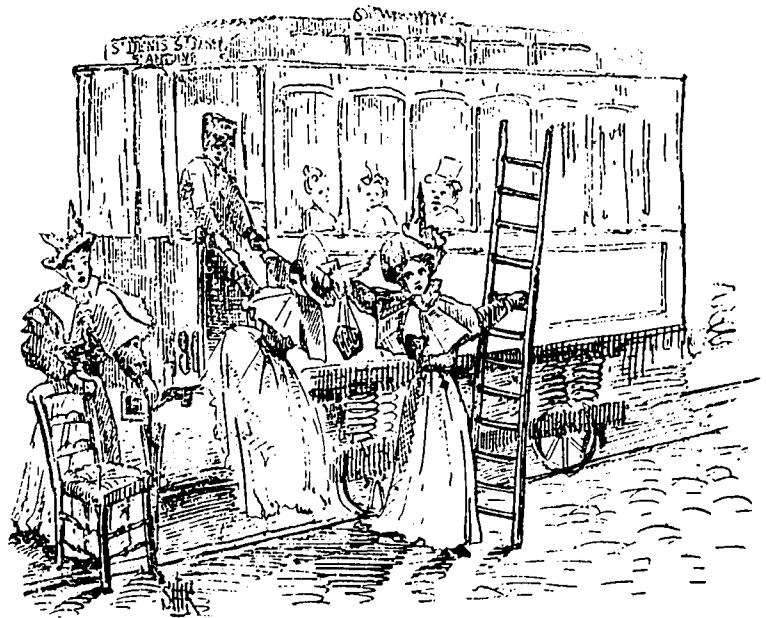
Pour le Canada et les Etats-Unis, 50c.  
par année.

Pour Montréal, - - - - - 75c.

Pour l'Union Postale, (5 francs) - \$1.00  
par année.

Annonces, 10c. la ligne pour la 1re inser-  
tion. Pour les insertions subséquen-  
tes, on traite à forfait.

Prière d'adresser toutes les Correspondances à  
G. VEKEMAN,  
B. P.—2177.



DANS LES RUES DE MONTREAL.

PENSÉE.

Aucun crime n'est nouveau dans le monde, mais ce qui est nouveau et terrible, c'est que le crime devienne un amusement pour le public.

Louis Veillot.

A. MORISSETTE PHOTOGRAPHE

# La CLOCHE du DIMANCHE

REVUE HEBDOMADAIRE

Directeur: JEAN des ERABLES

Éditée par G. VEKEMAN

33, — RUE ST-NICOLAS, — 33  
MONTREAL

JEUDI, 18 NOVEMBRE, 1897.



## LES MIRACLES DE ST-ANTOINE DE PADOUE



Il y a des gens qui en rient. Voyez-vous, c'est si facile !... On peut être aux trois-quarts idiot, il suffit de se moquer des miracles pour avoir immédiatement tout l'esprit du monde.

Mais il y a aussi des gens qui y croient, et parmi eux nous voyons des savants, des hommes intrépides qui ont bravé la mort sur les champs de bataille. Nous estimons être du bon côté en faisant comme eux.

Nous conseillons à nos Lecteurs de se procurer quelques petits opuscules traitant de la vie et des miracles de S. Antoine, le grand thaumaturge, le puissant protecteur des pauvres et des affligés; qu'ils les lisent attentivement, ils seront édifiés, les ricanelements des incrédules ne les empêcheront pas de croire ce qui est bon et consolant.

En ce qui nous regarde, nous mettons notre petite Cloche sous la protection du bon Saint, comme on pourra le lire dans la causerie *Au Parloir* de notre collaborateur et excellent ami, le Docteur X.

## Saint Antoine et les gendarmes.

“ Il y avait longtemps, racontent les Annales de l'Arrière-Boutique, qu'un agent de police de la ville postulait pour entrer dans la gendarmerie, mais sa nomination n'arrivait jamais. Un jour que, vaguant sur le marché, il faisait part de son ennui à une maraichère de sa connaissance, celle-ci l'engagea à s'adresser à saint Antoine : “ Allez donc le voir, lui dit-elle, il vous donnera un coup de piston sérieux.”

“ L'agent de police n'alla pas le voir, mais il lui fit tout de même une promesse, sans plus de résultat, d'ailleurs. — “ Non, voyez-vous, lui dit un jour la bonne femme, j'ai idée que saint Antoine ne vous accordera rien tant que vous ne serez pas allé le voir chez lui.”

“ C'est à quoi le sergent de ville se décida et, quelques jours après, revêtu, par prudence, d'habits civils, il venait incognito conter son affaire au saint de la Boutique.

“ Qui fut étonnée, peu de jours après, de voir accourir à elle, lui sauter au cou et l'embrasser, *coram populo*, un superbe gendarme tout reluisant sous son costume flambant neuf, c'est la chère femme qui avait bien jugé que saint Antoine serait sensible à une visite.

“ Et le gendarme, en lui remettant l'offrande, lui dit : c'est tout de même un fier homme, votre saint !

## Saint Antoine et les protestants.

Une dame protestante perdit, il y a quelque temps, une superbe épingle en or avec un saphir et un diamant. Pendant de longues heures, elle la chercha partout, mais en vain. La voyant tout éplorée, un membre du Guild of S. Anthony lui dit :

“ Promettez à saint Antoine de donner du pain aux pauvres, et je

suis sûr que le bon Saint vous aidera à retrouver votre épingle perdue.

— Mais, je suis protestante. . .

— Peu importe, promettez toujours ! ”

La dame promit ce qu'on lui demandait.

Sur ces entrefaites, un mendiant avait trouvé l'épingle dans la rue, et, moins d'une heure après avoir promis à saint Antoine du pain pour les pauvres, la dame protestante rentrait en possession de son précieux bijou.

## Le Czar et Saint Antoine.

La VÉRITÉ et la CROIX DE PARIS, d'après les informations du R. P. Dotrovich, reproduisent le texte du télégramme envoyé, au mois de mars dernier, au Supérieur du couvent Saint-Antoine à Padoue, de la part de l'empereur de Russie.

*Tsarskoe-Selo, Palais, 434,47,2,30.*

“ Permettez-moi de faire les vœux les plus ardents pour vous et tous ceux qui ont le bonheur d'entourer les reliques du saint auquel je demande sa puissante protection pour l'année qui commence.”

*Signé : Benchedorff.*

En 1895, le Czar avait déjà fait parvenir à Padoue une somme de 1000 francs pour les réparations de la basilique.

## UN COMMANDANT DEVOT A ST JOSEPH.

Le trait suivant peut confirmer les âmes pieusés dans la confiance qu'il ne faut jamais perdre en St Joseph, dans les cas même les plus désespérés.

Le fait m'a été raconté par le héros lui-même, capitaine de frégate.

Le vaisseau qu'il commandait, revenant de Chine, approchait déjà des côtes de la patrie.

Quoiqu'il fût tard, et que la mer fût assez forte, la gaité régnait à bord.

Un mousse, entre autres, égayait l'équipage, en poursuivant, sans pouvoir l'atteindre, un petit oiseau, qui semblait être venu, moins pour chercher asile dans les cordages du navire, que pour jouer son rôle dans les exercices acrobatiques du petit mousse.

Souvent, en effet, semblant fatigué, il sautillait en sifflant, attendait presque endormi, que le gamin, grim pant comme un chat et se pendant comme un singe, fût à quelques pas de lui. Et quand, allongeant le bras, le mousse croyait le saisir, le malin petit oiseau s'envolait et allait se percher plus loin.

Le capitaine se promenait sur sa dunette et souriait par moment à cette lutte d'agilité entre l'enfant et l'oiseau. — On aurait dit qu'il y prenait intérêt.

Dans une de ses voltiges, le mousse avait grimpé jusqu'à la dernière vergue du grand mât. D'une main, il se tenait à peine accroché à un des cordages, quand un coup de vent faisant pencher la frégate, ses pieds perdirent leur point d'appui, et il fut balancé dans l'espace ; puis il lâcha prise, tomba sur les bastingages, et fut jeté dans la mer.

Un cri d'effroi retentit dans tout l'équipage.

Le capitaine, hors de lui, court dans sa cabine, se jette à genoux, la tête dans les mains, et se met à sanglotter.

C'était un père pour son équipage.

Tout à coup il se lève, en deux pas il est devant l'image de Saint Joseph qu'il avait fait placer dans une petite niche fermée, à l'entrée de son cabinet de toilette. Il ouvre la porte qui la déroberait aux yeux étrangers :

— « St Joseph, s'écrie-t-il, les yeux pleins de larmes et les mains tendues vers l'image, St Joseph, on dit que vous êtes puissant. Eh bien, si vous sauvez cet enfant,

je vous promets que.. vous serez content de moi ! »

Le vieux et brave capitaine, malgré sa dévotion de marin, ne savait pas trop comment formuler sa promesse.

Il s'assied, toujours la tête dans ses mains. « Pauvre enfant ! Pauvre enfant !.. et sa mère !.. »

Et il continue de pleurer comme un véritable père..

Plus d'un quart d'heure se passe ainsi : on frappe à sa porte ; c'est le lieutenant.

— Commandant, dit-il, j'espère qu'on le sauvera !

— Qu'est-ce que vous dites ?

— On le sauvera, qui ?

— Le petit mousse ! On est en train de le repêcher.

Le commandant se lève, presque en colère :

— Malheureux, que vous êtes ; vous n'y pensez pas ; dans l'obscurité ! c'est assez d'un malheur, sans en faire cinq ou six de plus.

— N'ayez pas peur, commandant.

— Je ne veux pas, entendez-vous ; non, je ne veux pas !.. — Pauvre enfant !

— Mais, commandant..

— Il n'y a pas de mais ; je ne veux pas.. — Pauvre mère !..

— Commandant, c'est déjà fait !..

— Quoi ?

— Eh bien, commandant, tandis qu'on descendait une barque avec cinq hommes résolus, on a jeté des bouées de sauvetage et.. tenez, je gage qu'ils le ramèneront..

Et sans attendre d'autre réponse, le lieutenant sort..

— Vous êtes fou, dit le capitaine et il répète : Pauvre enfant !

Et il se mit à se promener de long en large dans son salon.

« O saint Joseph !.. Si vous le sauvez !.. »

Bientôt il allait courir sur les pas du lieutenant, quand celui-ci revient tout joyeux.

— Sauvé, commandant, sauvé !..

— Allons, ne plaisantez pas.

— Non, commandant, tous les hommes sont à bord ; et ils l'ont rapporté..

— Pourquoi faire ? Il faudra rejeter son cadavre dans la mer.. Non ; on le donnera à sa mère !.. Pauvre femme !.. Aussi, avait-il besoin de grimper là-haut ?

— Commandant, si on le rend à sa mère, on le rendra vivant ! Le docteur dit que ce n'est rien.

— Ce n'est rien ! Comme vous y allez !

— Le docteur lui a fait rendre l'eau qu'il a bue, et il dit qu'il n'y a rien de sérieux. La fraîcheur de l'eau a empêché la congestion cérébrale que sa chute aurait occasionnée, et il a pu saisir lui-même la corde qu'on lui a jetée. Il a presque toute sa connaissance. Demain il sera sur pied.

— C'est facile à dire. Allons.

— Commandant, venez voir..

C'était bien vrai. Et le lendemain le mousse était sur pied, en état de débarquer pour aller embrasser sa mère.

— Mes enfants, dit le commandant à ses hommes, si le mousse doit une grande chandelle à la Bonne Mère, moi je dois à St Joseph, ma foi, je ne sais trop quoi !.. Mais je lui ai dit qu'il serait content de moi !.. Mes enfants, je ne vous dis que cela. Saint Joseph, voyez-vous, c'est le premier Saint. C'est à lui qu'il faut nous adresser. Il faut bien croire que le bon Dieu lui a donné sa puissance pour qu'il ait pu sauver notre petit mousse. Ainsi, c'est entendu ; saint Joseph, c'est le patron du bateau. Demain, nous allons tous à la Messe.. Je veux offrir un cœur d'or au nom de tout l'équipage.

— Pardon, commandant, interrompit le lieutenant, si vous voulez, nous y contribuerons tous : n'est-ce pas, mes amis ?..

— Oui, oui !..

— Eh bien, comme vous voudrez, offrons ensemble le cœur, et moi, moi, je me charge du reste.

(Le reste, ce fut une paire de magnifiques candélabres pour l'autel de St Joseph.)

— Allons, mes enfants, vive saint Joseph !..

Vive saint Joseph.. vive le commandant ! acclamèrent les trois cents hommes qui formaient l'équipage de la frégate.

“BETILEEM”

*Note de la Rédaction.* — Nous remercions de tout cœur la dévouée Zélatrice qui nous a envoyé la petite revue à laquelle nous faisons ces emprunts.

## AU PARLOIR

La semaine qui vient de s'écouler a été passablement bonne pour la *Cloche*. Aussi bien voulons-nous montrer notre reconnaissance en publiant un supplément.

Il y a eu *Conciliabule* dimanche soir, chez notre ami Jean des Erables. Je ne dis pas notre Directeur, car le camarade Jean veut que l'égalité la plus entière et la plus chrétiennement fraternelle règne parmi nous. Le comité, au grand complet, examen fait de la situation, m'a chargé de remercier nos Abonnés, nos Zélateurs et surtout nos Zélatrices. Ce que je fais bien volontiers.

Dans la même séance il a été proposé et adopté à l'unanimité :

“Que notre humble petite revue soit mise sous la protection spéciale de Saint Antoine de Padoue, dont l'image figurera toujours en tête de notre première page éditoriale.”

Je viens de jeter un coup d'œil sur la copie de vos articles de cette semaine. La *Cloche* reproduit une étude d'un de mes confrères européens sur l'alcoolisme. C'est à lire.

A lire aussi la causerie de Jean des Erables sur “Ce qu'il peut y avoir dans une goutte d'encre.”

A propos d'une goutte d'encre, j'ai eu l'occasion de constater quelque chose de bien curieux. Il y avait dimanche dernier sur la table de travail de notre camarade un grand tas de lettres et de cartes. Je pris les quatre premières, sans choisir. Voici ce qu'elles nous disent :

1. Une carte postale. — “Je vous avertis que je ne veux pas recevoir la *Cloche* et encore moins payer pour ce petit journal.”

2. Une carte postale. — “Je n'ai pas l'intention de recevoir, le journal *La Cloche du Dimanche*.”

3. Une lettre. — “Je crois que vous pouvez avoir pleine confiance dans l'avenir, car votre journal est bien rédigé, intéressant et amusant, et, ce qui fait son plus beau titre, tout à fait chrétien.”

“Veuillez trouver ci-contre le prix de trois abonnements, pour etc. Je me fais un devoir de recommander votre petite *Cloche*..”

“Courage et succès !

4. Une lettre. — Ci-inclus veuillez trouver une piastre, pour deux abonnements à votre journal, que je désire voir se répandre de plus en plus.

“Courage et succès !

Singulière coïncidence, ces deux lettres, écrites par deux personnes qui ne se sont peut-être jamais vues, ont la même conclusion.

Les braves cœurs se rencontrent toujours.

Dans un tas de correspondances comme celui que j'ai vu dimanche, il y aurait de curieux sujets d'étude.

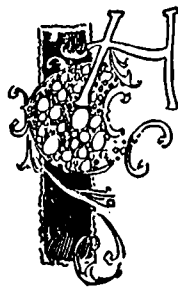
On peut faire tant de choses avec une goutte d'encre !

Au moment de terminer, je reçois deux mots de notre chef. Il me recommande la causerie *A propos d'Enseignement* qu'il vient de recevoir, et il m'annonce qu'il espère avoir bientôt un bon Secrétaire... auquel je souhaite de tout cœur la bienvenue.

DR. X.



## L'ALCOOL



HONNEUR aux savants qui mettent de bon cœur leur science au service de l'humanité et dont les conseils sont de nature à arrêter bien des malheureux sur le bord de l'abîme ! De ce nombre est l'auteur des lignes suivantes. Si nous ne disons pas son nom, c'est parce que, dans sa grande modestie, il n'a pas songé à nous le laisser.

Voici ce qu'il écrit à propos de l'abus des boissons spiritueuses :

L'autopsie d'un cadavre d'alcoolique devrait être comprise, si cela pouvait se faire, dans le programme de toute éducation complète.

L'interne a choisi dans son écriin de velours rouge l'instrument qu'il nomme le grand couteau, il entame le cuir chevelu et le coupe circulairement à la façon d'un scalp. Les bords en sont légèrement relevés,

laissant voir le crâne comme une couronne grise. D'une main légère et habile il brise le crâne sur toute cette ligne circulaire au moyen d'un marteau à tête tranchante. Ce marteau est pourvu d'un manche d'acier terminé par un crochet. Le crochet s'enfonce dans une des fractures qui viennent d'être faites au front. Un coup sec, et la calotte osseuse se détache, découvrant le cerveau. Le cerveau est enlevé, disséqué, une odeur d'alcool s'en dégage, un liquide est recueilli dans une cuiller, on approche une allumette, le liquide flambe avec la flamme bleue de l'alcool.

Le sang chargé d'alcool qui s'est extravasé dans le cerveau, a traversé le foie, le cœur, les poumons ; il a exercé des ravages dans l'estomac. Le scalpel en main, le praticien suit l'alcool à ses traces ; mais l'alcoolisme invétéré se révèle à l'examen du foie, énorme et graisseux, et aux ulcères qui rongent l'estomac, épaissi, congestionné, tapissé de croûtes et devenu impropre à la digestion des aliments.

On consomme annuellement sur notre planète pour onze à douze milliards de boissons spiritueuses, et l'on évapore en fumée de tabac six autres milliards. Au total, de seize à dix-huit milliards jetés à la rue, pendant que pour le pain on ne dépense pas même deux milliards.

L'argent gaspillé n'est qu'un côté de la question, et c'est le moins important quand on considère les autres maux qu'entraîne l'alcoolisme. En voici quelques preuves :

Il existe en France 80.000 aliénés séquestrés. Sur ce nombre, un quart, c'est-à-dire 20.000 environ, doivent leur folie soit directement, soit indirectement, à l'influence de l'alcool. Dans la seconde moitié du siècle, le chiffre des aliénés s'est constamment accru et partout la courbe de l'aliénation mentale est parallèle à celle de l'alcoolisme. D'où il suit naturellement qu'il faut attribuer l'accroissement du nombre des fous à l'usage de plus en plus généralisé que l'on fait des boissons alcooliques.

Qui dit alcoolisme dit crime. En voici la preuve tirée d'une récente statistique :

Sur cent détenus pour assassinat, on trouve 53 alcooliques.

Sur cent détenus pour outrages à la pudeur, il y a également 53 alcooliques.

Sur cent incendiaires, 57 alcooliques.

Mendicité, vagabondage, 70 p. c.

Coups et blessures, 90 p. c.

Que dirons nous des maladies engendrées par l'abus des boissons alcooliques ?

Voici d'abord tout le cortège des maladies de l'estomac et du tube digestif. C'est par eux que l'alcool envahit l'organisme, ce sont eux qui paient la première dtme.

C'est la gastrite, la dyspepsie, l'ulcère de l'estomac ; c'est l'inflammation chronique du foie avec la jaunisse et l'hydroïsie qui la terminent.

Puis, voici les maladies du cœur et des vaisseaux ; le cœur, envahi par la graisse, bientôt impuissant à la tâche ; les vaisseaux dont le durcissement prématuré gêne l'irrigation sanguine des organes et les fait dégénérer ; voici l'anévrisme, dont la rupture nous menace de mort subite.

Plus loin, voici les maladies des voies respiratoires, la bronchite et la laryngite chroniques, la congestion pulmonaire.

Mais, plus émouvantes et plus terribles encore, nous apparaissent les maladies du cerveau. Voici l'apoplexie, le ramollissement et le gâtisme ; voici la paralysie ; voici la folie, avec son cortège de symptômes effrayants, l'assombrissement du caractère, les réactions dangereuses, les hallucinations des divers sens et surtout de la vue : visions pénibles, terrifiantes, visions d'animaux, d'incendies, d'enterrements... Voici encore la disparition de la conscience, l'impossibilité de se diriger et le séjour forcé dans un asile d'aliénés.

Vous montrerai-je aussi le tremblement du buveur qui rend les mains inhabiles, la cécité, la surdité, les paralysies des divers membres qui clouent le malheureux dans un lit d'hospice?...

Nous pourrions allonger la liste des maux causés par l'alcool, mais ce que nous avons dit est suffisant, croyons nous, pour convaincre tout homme ayant encore le simple souci de son bien-être moral et matériel.

Nous concluons donc en disant à ceux qui auront eu le rare bonheur de trouver leur juste mesure : Gardez-vous de dépasser cette limite, mais souvenez-vous toujours qu'il serait mieux de vous abstenir.

## BOITE AUX LETTRES.

G. C. — Votre bonne lettre est venue au vrai moment. On fera ce que vous désirez, bien que ce soit très-difficile.

Jean H. — Votre article sur le travail des enfants et des jeunes filles est bon. Il ne faut cependant pas aller trop loin. Nous en utiliserons une partie. Reçu carte. Espérez.

E. R. D. — Cela avance lentement, mais nous verrons encore ces messieurs.

Ch. C. — Merci. Nous vous enverrons tout le travail à la fois.

M. J. E. G. M. — La remarque n'était pas pour vous ; elle s'adressait à un jeune poète qui nous avait envoyé un travail trop long. Le lundi est le bon jour.

Nous envoyons des numéros à l'essai à tous ceux qui nous en font la demande.

Ceux qui veulent se charger de la vente au numéro, sont priés de nous écrire.

## L'ATTENTE.

Au bout du vieux canal plein de mâts, juste en face  
De l'Océan et dans la dernière maison,  
Assise à sa fenêtre, et quelque temps qu'il fasse,  
Elle se tient, les yeux fixés sur l'horizon.

Bien qu'elle ait la pâleur des éternels veuvages,  
Sa robe est claire ; et, bien que les soucis pesants  
Aient sur ses traits flétris exercé leurs ravages,  
Ses vêtements sont ceux des filles de seize ans.

Car depuis bien des jours, patiente vigie,  
Dès l'instant où la mer bleuit dans le matin  
Jusqu'à ce qu'elle soit par le couchant rougie,  
Elle est assise là, regardant au lointain.

Chaque aurore elle voit une tardive étoile  
S'éteindre, et chaque soir le soleil s'enfoncer  
A cette place où doit reparaitre la voile  
Qu'elle vit là, jadis, pâlir et s'effacer.

Son cœur de fiancée, immuable et fidèle,  
Attend toujours, certain de l'espoir partagé,  
Loyal ; et rien en elle, aussi bien qu'autour d'elle  
Depuis dix ans qu'il est parti, rien n'a changé.

Les quelques doux vieillards qui lui rendent visite  
En la voyant avec ses bandeaux réguliers,  
Son ruban mince où pend sa médaille bénite,  
Son corsage à la vierge et ses petits souliers,

La croiraient une enfant ingénue et qui boude,  
Si parfois ses doigts purs, ivoirins et tremblants,  
Alors que sur sa main fiévreuse elle s'accoude,  
Ne livraient le secret des premiers cheveux blancs.

Partout le souvenir de l'absent se rencontre  
En mille objets fanés et déjà presque anciens :  
Cette lunette en cuivre est à lui, cette montre  
Est la sienne, et ces vieux instruments sont les siens.

Il a laissé, de peur d'encombrer sa cabine,  
Ces gros livres poudreux dans leur oubli profond,  
Et c'est lui qui tua, d'un coup de carabine,  
Le monstrueux lézard qui s'étale au plafond,

Ces mille riens, décor naïf de la muraille,  
Naguère il les a tous apportés de très loin.  
Seule, comme un témoin inclément et qui raille,  
Une carte navale est tendue en un coin.

Sur le tableau jaunâtre, entre ses noires tringles,  
Les vents et les courants se croisent à l'envi ;  
Et la succession des petites épingles  
N'a pas marqué longtemps le voyage suivi.

Elle conduit jusqu'à la ligne tropicale  
Le navire vainqueur du flux et du reflux,  
Puis cesse brusquement à la dernière escale.  
Celle d'où le marin, hélas ! n'écrivit plus.

Et ce point justement où sa trace s'arrête  
Est celui qu'un burin savant fit le plus noir :  
C'est l'obscur rendez-vous des flots, où la tempête  
Creuse un inexorable et profond entonnoir.

Mais elle ne voit pas le tableau redoutable  
Et feuillette, l'esprit ailleurs, du bout des doigts,  
Les planches d'un herbier éparses sur la table,  
Fleurs pâles qu'il cueillit aux Indes autrefois.

Jusqu'au soir sa pensée extatique et sereine  
Songe au chemin qu'il fait en mer pour revenir,  
Ou parfois, évoquant des jours meilleurs, égrène  
Le chapelet mystique et doux du souvenir.

Et, quand sur l'Océan la nuit met son mystère,  
Calme et fermant les yeux, elle rêve du chant  
Des matelots joyeux d'apercevoir la terre,  
Et d'un navire d'or dans le soleil couchant !..

FRANÇOIS COPPÉE.

## A MA MÈRE.

Huit fois déjà la terre a perdu sa parure,  
Huit fois l'hiver déjà, de son souffle de deuil.  
A dépouillé les champs, et huit fois la verdure.  
De son manteau de fête, a couvert ton cercueil ;  
Huit ans se sont passés, depuis le jour néfaste  
Où t'arrachant à nous l'impitoyable mort  
T'envoya pour toujours dans l'infini si vaste  
Qu'on ne peut même en rêve, en atteindre le bord.

Déjà depuis longtemps nous n'avons plus de mère !  
Depuis longtemps hélas nous sommes orphelins !  
Dieu sans doute a jugé le bonheur éphémère  
Qu'il donne quelquefois aux malheureux humains.  
Trop peu digne de toi, puisque, dans sa sagesse,  
Il a voulu priver de tes soins diligents.  
De tes touchants avis, comme de ta tendresse.  
Ceux qu'il t'avait donnés pour être tes enfants.

Heureux celui qui peut, le soir dans sa chaumière  
S'épancher doucement, en un long entretien  
Avec sa mère aimante, et dire sa prière.  
Près d'elle à deux genoux, joignant son cœur au sien.  
Heureux qui, sans soucis des fatigues, des peines,  
Pour soulager sa mère, au dur travail se livre  
Et qui peut, sans effort, fuir les voluptés vaines,  
Ne s'occupant à rien qu'à la bien faire vivre.

Dieu, t'attirant à lui nous priva de tes soins,  
O mère, mais au ciel, tu demandes sans doute  
Qu'il daigne subvenir, à nos pressants besoins.  
Et nous protéger tous, de la céleste voûte.

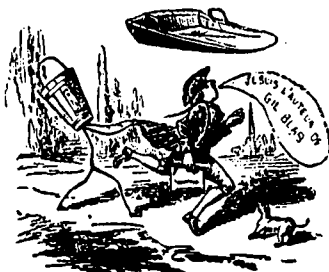
STEPHANUS WALTER.

## RÉBUS No. 4

Une prime sera tirée au sort  
entre ceux de nos abonnés qui  
auront envoyé une bonne réponse  
avant le 6 Décembre prochain.

La solution du Rébus No. 2 est :  
Selon le vent la voile. (Littéralement :  
CE long levant la voile.)

La prime a été gagnée par "Petit  
Jean," qui est prié de venir la  
retirer.



## A PROPOS D'ENSEIGNEMENT.

Voilà me direz-vous une bien  
brûlante question et qui touche de  
fort près à la politique !

Brûlante ; j'en conviens !

Politique ; elle ne devrait pas  
l'être.

Nous écartérons donc la politique  
si vous le voulez bien pour ne nous  
occuper que de cette question  
brûlante, qui, malgré qu'elle soit à  
l'ordre du jour depuis près d'un  
siècle, un peu sur tous les points  
civilisés du globe, possède encore  
aujourd'hui toute son actualité des  
premiers jours.

Des hommes doctes, des penseurs  
plus ou moins érudits et profonds,  
des folliculaires à quatre sous, des  
spécialistes consciencieux ou en  
quête de notoriété, d'ignorants ha-  
bleurs de carrefour, en un mot  
toute l'arlequinade grotesque ou  
sérieuse, d'Europe et d'Amérique,  
tenant plume ou noirissant du  
papier s'est mêlée de traiter, avec  
des succès variés, ce point essentiel  
de notre vie sociale.

Pourquoi, dès-lors, ne me per-  
mettrais-je pas, moi journaliste,  
d'en parler comme les voisins ?

Mes idées ne sont peut-être ni  
très-nouvelles, ni très-originales, mais  
j'ai la fatuité peu pardonnable,  
peut-être, de croire, qu'il en est,  
dans le tas, qui méritent d'être  
mises sous les yeux du public, ne  
fût-ce qu'à titre de rappel à la  
mémoire.

Depuis qu'on écrit sur l'enseigne-  
ment, on a dépensé à ce sujet des  
océans d'encre et usé des millions  
de becs de plumes.

Il serait, dès-lors, d'une outre-  
cuidance sans nom, de prétendre  
avoir trouvé au problème une  
solution que personne n'avait  
soupçonnée.

J'avoue donc, très-modestement,  
que je n'ai pas la moindre intention  
de surprendre ou étonner les  
lecteurs de LA CLOCHE DU DIMAN-  
CHE, par l'élévation, l'étendue ou  
l'inattendu de mes vues.

\* \* \*

Ceci dit, j'affirmerai très-carré-  
ment, que moi aussi, en fait  
d'enseignement, je suis réformateur.

Vous vous récriez !

Minute ! Tranquillisez-vous !

J'ai pour "la laïque, gratuite et  
obligatoire," autant, si ce n'est plus  
d'horreur, qu'homme au monde.

Cette formule idiote, qui fait les  
délices des fidèles de Marianne III,

m'a toujours semblée digne de cette autre : Liberté, Égalité, Fraternité, au nom de laquelle, les adorateurs de Marianne le rattachaient impitoyablement tous ceux qui avaient l'impardonnable tort de leur déplaire.

Au point de vue du pittoresque, je ne regrette qu'une chose, c'est que nos mœurs se soient tellement adoucies en notre fin de siècle, qu'on ne juge plus utile de compléter la fameuse formule, par l'imposant et légèrement féroce : *Où la mort*, dont Robespierre & Co., ornaient si coquettement leur sinistre et barbare devise.

N'est-ce pas que cela se lirait à ravir : *Laique, gratuit et obligatoire ou la mort*.

Ainsi affublés, je pourrais presque comprendre que nos farouches radicaux canadiens soient tombés éperdument amoureux.

Cela vous a un petit air rigide et cruel bien fait pour stimuler les novices mangeurs de curés, moines et religieuses !

Cette profession de sympathie ou pour parler plus correctement, d'absence complète de sympathies, de ma part, vous aura sans doute édifié sur la nature de mes idées réformatrices.

Mieux vaut les développer. Vous les jugerez.

Si elles ont le malheur de vous déplaire, vous me le direz en toute franchise, et, parole de journaliste, je ne vous en voudrai pas plus que je n'en veux à notre pauvre mère Ève, de s'être laissée subtiliser par le serpent, sa part et la nôtre du paradis terrestre.

Loin de vous porter rancune, si vous me rembarrez d'une maîtresse façon, je considérerai que vous me signifiez d'une manière catégorique d'avoir à me mêler uniquement de ce que je connais.

\* \* \*

En fait d'enseignement élémentaire, ma réforme est d'une simplicité presque enfantine.

Et puisque en notre fin de siècle tout se réduit en formules, voici la mienne

"Faites de l'enseignement une carrière."

Quelqu'un me demande d'un air gouennard : "Et c'est tout ?"

Oui mon excellent ami, c'est tout absolument tout !

Suivez bien mon raisonnement, peut-être trouverez-vous, que je ne suis pas si loin de la vérité.

Aujourd'hui, nous avons pléthore

d'instituteurs et institutrices d'occasion. Les vrais magisters, par goût, profession ou vocation, font totalement défaut dans les deux sexes.

Nos instituteurs, pour une foule d'excellentes raisons, considèrent leur diplôme comme un certificat de capacité qui leur assurera tôt ou tard, derrière l'imposant comptoir d'un gros magasin, une place agréablement d'une rétribution honnête.

En attendant qu'ils décrochent cette timbale d'or, ils enseignent sans goût, sans conviction, sans entrain, par acquit de conscience, autant que vaut la dérisoire pitance qu'on leur octroie.

Inutile, dans ces conditions, de dire combien ils inspireront le goût de l'étude à leurs élèves.

Et cependant, qu'on ne l'oublie pas, l'école, à n'importe quel degré n'est et ne sera jamais qu'un prélude aux études indispensables à la vie.

Elle n'est que la clef, qui ouvre la porte par laquelle on obtient accès à ces connaissances, faute desquelles nous restons dans un déplorable état d'infériorité qui tout au moins retarde et entrave notre expansion.

Donnez donc aux instituteurs un salaire qui leur permette de vivre décemment.

N'ayez même pas peur de leur donner une occasion de faire de petites économies.

Multipliez les encouragements palpables et appréciables.

Faites au corps enseignant, dans l'estime publique, une place à part, immédiatement après les autorités religieuses et civiles.

Vous aurez ainsi fait de l'enseignement une carrière honorable, enviable et respectée, à laquelle vous aurez le droit de n'admettre que des sujets de choix, des hommes de dévouement et de savoir.

Ce dévouement, me dit-on, sera très-probablement intéressé.

D'accord !

En sera-t-il moins réel ?

N'est-ce pas le cas ou jamais d'appliquer le principe économique qui veut que rien ne nous touche davantage que nos intérêts ?

Une rémunération raisonnable fera oublier à l'instituteur tout ce que la carrière a de fatigant et d'ingrat. Il s'attachera au métier, finira par l'aimer.

Les élèves qui sortiront de ses mains aimeront l'étude, posséderont le goût de s'instruire, apprécieront

la valeur de la science au très-grand avantage du pays en général et de chaque individu en particulier.

Et quand vous aurez opéré cette première réforme, vous aurez, à mon très humble avis, fait cent mille fois plus que ne feront, avec ou sans la laïque, gratuite et obligatoire, une succession séculaire et non interrompue de ministres de l'Instruction publique flottant au gré des caprices politiques des masses le plus souvent inconséquentes.

Mais ma copie s'allonge outre mesure et il me faut remettre la suite de mes raisonnements à un prochain numéro, sous peine de m'exposer à faire bailler d'ennui les lecteurs de LA CLOCHE DU DIMANCHE, ce qui serait fort mal reconnaître l'hospitalité que le rédacteur en chef m'accorde dans ses colonnes.

Donc au revoir !

A. DE HAERNE.

Saint Hyacinthe, 15 Nov. 1897.

## LE VERRE DE L'IVROGNE

COUPE EMPOISONNÉE SENTINE DE TOUS

les vices, source de tous les maux

Le péché d'ivrognerie chasse la raison,

noie la mémoire amène les infirmités,

efface la beauté, diminue la force

corrompt le sang, enflamme le foie,

affaiblit le cerveau, transforme

l'homme en hôpital vivant,

cause des lésions internes,

externes et incurables ;

ensorcele tous les sens,

damne l'âme et épuise

la bourse. Il est le

compagnon du

mendiant, le

malheur de

la femme

et la ruine

des

enfants ;

il assimile

l'homme à la

brute et le

rend

son propre

meurtier. Qui boit à la

santé d'autrui, détruit la sienne

propre ! La source de tout mal est

## LE VICE D'IVROGNERIE

L'ivrognerie est une maladie, qui, heureusement est curable. On recourt pour cela au

remède du Père Mathieu. En vente à la

Pharmacie Lachance, Montréal.

## BIBLIOGRAPHIE

En vente au bureau de la Cloche : *Les Bienfaiteurs du Canada. Prêtres et Religieux*, par Jean des Erables. 1 exemplaire, 15 c. 12 ex. \$1.00.



FEUILLETON DE "LA CLOCHE DU DIMANCHE." 4

## PELERINAGE A JERUSALEM

OU

## VOYAGES ET AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE.

Son bagage était bien léger : dans un petit sac de voyage, un peu de linge et quelques objets de toilette indispensables, son chapelet béni, un livre : l'Ancien et le Nouveau Testament, ses petites épargnes et un gros morceau de pain ; au bout de son long bâton pointu, une gourde qu'elle remplirait aux ruisseaux et aux fontaines, le long du chemin.

Au milieu des hautes montagnes, les nuits de printemps sont très-froides. Mais Brigitte ne s'en apercevait pas. Pensant que son frère, ne la voyant pas à son réveil, se mettrait à sa poursuite, elle marchait si vite, que bientôt de grosses gouttes de sueur inondaient son front.

Arrivée près de la croix qui marque la séparation des deux cantons, elle s'agenouilla et pria pour sa mère, pour son frère et surtout pour l'heureuse issue de son entreprise téméraire qu'elle croyait sincèrement agréable à Dieu. Mais elle ne s'y attarda pas longtemps. Comme une fugitive, osant à peine regarder en arrière, craignant à tout moment d'entendre la voix de son frère, elle courut plutôt qu'elle ne marchât, jusqu'à ce qu'elle atteignit un petit bosquet de pins où elle crut pouvoir s'accorder un peu de repos.

Justement le soleil venait de se lever brillant et radieux, lançant des gerbes d'or sur un de ces paysages grandioses devant lesquels le peintre dépose son pinceau impuissant et l'écrivain sa plume. D'innombrables petits oiseaux, secouant leurs ailes humides de rosée, chantaient gaiement les louanges du Créateur, tandis que là-bas, bien loin, plus haut que les plus hautes montagnes, l'aigle, ce cruel tyran des airs, planait, en traçant de grands cercles, au milieu de son vaste empire.

L'eau d'une source aux ondes cristallines et quelques bouchées de pain fournirent à Brigitte un frugal déjeuner, que grâce à son excellent appétit, elle eût trouvé délicieux, si le souvenir de ceux qu'elle venait de quitter ne fût venu l'attrister. Deux grosses larmes coulèrent lentement sur ses joues pâlies et de nouveau la jeune fille se demanda si elle ne ferait pas mieux de retourner sur ses pas. Mais que voit-elle ?.... Glaubig son cher Glaubig est là qui se traîne à ses pieds, qui la regarde tendrement comme pour lui demander la permission de l'accompagner. Non..... Brigitte ne veut pas priver sa mère de ce fidèle gardien..... Elle le chasse, elle le grogne, elle le menace de son bâton, elle va même, pour la première fois de sa vie, jusqu'à le frapper. Glaubig aussi, à son idée. Il feint d'obéir ; mais, au bout de quelques instants, sa jeune maîtresse, qui de nouveau

a repris sa course le long des sentiers en pente, vraies corniches surplombant les abîmes, s'aperçoit que le brave chien la suit encore.

Elle est bien tentée de l'appeler, de le caresser, de le prendre pour compagnon de voyage, pour protecteur peut être, car Glaubig ne craint ni chiens ni loups et malheur à l'audacieux qui oserait menacer sa jeune maîtresse. Cependant Brigitte résiste à la tentation ; de nouveau elle renvoie la pauvre bête qui voyant son arrêt sans appel, s'en va l'oreille basse.

Dans la vallée de Waldnacht, la jeune voyageuse reconnut une vieille mesure qu'elle avait autrefois visitée avec son père. Près de cet endroit, le vaillant montagnard avait pris part à une bataille contre des soldats français qui cherchaient à se rendre maîtres de la contrée. Comme lors de son premier voyage, elle pria pour les défenseurs de la patrie morts en faisant leur devoir.

Vers le soir, bien persuadée que son frère, s'il la poursuivait, avait pris une mauvaise direction, elle ralentit le pas. Alors une grande réaction se fit en elle. N'étant plus soutenue par la crainte d'être arrêtée dans sa course, elle sentit tout à coup les forces l'abandonner. Se rappelant que, depuis son peu substantiel repas du matin, elle n'avait pris aucune nourriture, elle s'assit sur un épais tapis de mousse, à l'ombre d'un pin séculaire et ouvrit son bissac pour faire un nouvel emprunt à ses maigres provisions. Mais les fatigues et les émotions de cette première journée de voyage avaient brisé la pauvre enfant et elle s'évanouit.

Lorsqu'elle reprit ses sens, elle se vit dans une grande salle qu'éclairaient des torches de résine. Autour d'elle se tenaient plusieurs religieux qui se montrèrent tout joyeux en la voyant revenir à la vie.

— Oit suis-je ? demanda-t-elle.

Au lieu de répondre à cette question, un religieux à l'air vénérable s'approcha de la jeune fille et lui offrit un bol de bouillon, lui disant avec bonté :

— Prenez ceci, mon enfant, cela vous fera du bien. Vous paraissez fatiguée, faible surtout ; vous venez sans doute de loin et vous n'avez pris aucune nourriture aujourd'hui..... Vous passerez la nuit ici et demain vous pourrez vous remettre en route.

Brigitte se soumit humblement. Tout ce qu'elle demanda fut l'autorisation d'aller prier dans la chapelle du couvent, avant de se rendre à un établissement voisin, dirigé par les bons Pères, où des religieuses dévouées au service des voyageurs pauvres lui avaient préparé une chambre.

Elle passa une bonne nuit, et le lendemain, de très-bonne heure, elle était agenouillée, prête à partir après avoir demandé à Dieu la force et le courage nécessaires pour l'accomplissement de sa grande entreprise.

Quand elle fut descendue dans la salle commune, elle vit le même religieux qui l'avait si bien accueillie la veille.

— Que la paix du Seigneur soit avec vous, ma fille, dit le saint vieillard..... Vous m'avez dit hier que vous désirez vous rendre à Altorf. Justement un de nos pères doit y aller, il vous servira de guide.

Puis il lui remit un gros morceau de pain et une belle tranche de fromage, des provisions suffisantes pour toute la journée.

Son compagnon de voyage avait tout l'air d'un homme très-sévère. Cependant Brigitte marcha bravement à ses côtés ; la grande question pour elle était de se rapprocher de son but, le reste ne l'inquiétait guère.

— Avez-vous l'intention de vous fixer à Altorf ? demanda le religieux après avoir regardé attentivement la pèlerine dont la paleur et les manières réservées éveillaient sa sympathie.

— Non, révérend père, répondit la jeune enfant, je vais beaucoup plus loin.

— Et puis-je connaître le but de votre voyage ?

— Je désire me rendre à Jérusalem.

— A Jérusalem !..... Cette exclamation fut la seule réponse du bon père. Il s'imagina sans doute que la pauvre fille était frappée d'aliénation mentale, car il ne lui adressa plus la parole. Se rendre à pied à Jérusalem, elle frêle et timide créature, c'était bien tenter l'impossible et mieux valait ne pas intervenir.

Arrivé aux premières maisons d'Altorf, il lui indiqua le chemin à suivre pour traverser la ville, s'informa si elle avait des provisions ou de l'argent pour se procurer le nécessaire et sur sa réponse affirmative, lui souhaita un bon voyage.

Elle marcha toute la journée, par une route unie et belle, où passaient beaucoup de piétons et de gens en voiture.

Vers le soir, une campagnarde charitable, après lui avoir offert à souper, lui conseilla de ne pas aller plus loin ce jour-là et lui dit qu'elle ne pouvait en tout cas atteindre la ville d'Andermat, où elle comptait passer la nuit. Mais Brigitte ne voulut rien écouter.

La nuit la surprit en effet, loin de toute habitation. Mais cela ne pouvait effrayer la vaillante petite montagnarde ; elle quitta le grand chemin, atteignit quelques buissons, s'agenouilla sur le gazon pour dire ses prières et se coucha enfin entre deux énormes pierres, laissées là sans doute par les ouvriers d'une carrière voisine.

Le roulement d'un lourd chariot l'éveilla au moment où le soleil perceait son rideau de nuages. Elle se signa et se mit en route. Le froid de la nuit avait roidi ses membres et le souvenir de sa mère et de son frère lui opprèsaient le cœur. Les souffrances physiques, jointes aux souffrances morales, faillirent avoir raison de son courage. Mais, au bout de quelques instants, son énergie lui revint et elle marcha jusqu'au soir, priant et méditant, se disant que chaque pas la rapprochait du terme si ardemment désiré de son pieux pèlerinage.

(A suivre)



JEAN LEFRANC REVENANT DU KLONDIKE.

## CE QU'IL PEUT Y AVOIR DANS UNE GOUTTE D'ENCRE.



Il est fort probable que je n'ai pas inventé ce titre.

Depuis qu'on fabrique de l'encre et des plumes, il doit être venu à l'idée de plus d'un écrivain. A. Karr doit en avoir parlé

dans ses *Gustaves...* ou ailleurs.

Qui dira jamais ce que l'on peut faire, en bien ou en mal, avec une goutte d'encre !

En 1812, Napoléon Ier signait, dans une salle du palais de Laken, près de Bruxelles,

une déclaration de guerre à la Russie. Cela lui coûta un seul trait de plume et une toute petite goutte d'encre. Mais quel en fut le résultat ? A peu près un million de morts, et un nombre incalculable de veuves et d'orphelins ! Oui ! cette maudite goutte d'encre coûta des flots de sang et de larmes.

Même résultat pour une autre goutte d'encre hé ément dépensée par Napoléon III, en 1870.

Au bout de la plume d'un juge, une goutte d'encre peut envoyer à l'échafaud un innocent aussi bien qu'un coupable.

Le médecin écrit et signe une prescription : quelques mots baroques et un nom illisible ; une gouttelette d'encre à la pointe d'une plume. C'est tout ce qu'il faut, parfois, pour guérir un malade ou l'envoyer dans l'autre monde.

Une goutte d'encre peut ruiner un homme ou l'enrichir.

Une goutte d'encre peut détruire la meilleure réputation.

Une goutte d'encre peut susciter la haine et la division dans une famille.

Une goutte d'encre peut nous plonger dans le deuil en nous annonçant la maladie ou la mort d'une personne aimée.

Il faut bien peu d'encre pour écrire ce petit mot : *non* ; mais combien peut être terrible l'effet qu'il produit, combien peut être cruelle et profonde la blessure qu'il fait au cœur !

Avec quelques gouttes d'encre on peut écrire un mauvais journal ou un mauvais livre et faire un mal incalculable.

Mais que de bonnes choses on peut aussi faire avec une goutte d'encre !

Si la plume peut dire *non*, elle peut aussi dire *oui*, et, au lieu de briser les cœurs, y faire entrer la joie et l'espérance.

Avec un peu d'encre, on peut écrire d



LA CHASSE AUX PHOQUES.

bons livres et de bons journaux, on peut répandre la lumière, moraliser les masses, faire triompher le bien.

Avec un peu d'encre...

Une goutte, moins qu'une goutte...

On peut annoncer beaucoup de bonnes nouvelles à ceux que l'on aime.

On peut consoler ceux qui souffrent.

On peut mettre fin à beaucoup de malentendus.

L'encre est donc bonne ou mauvaise selon l'usage que l'on en fait. Elle peut blesser et elle peut guérir, elle peut tuer et elle peut sauver la vie.

Ceci étant admis, n'est-il pas regrettable que l'encre soit à la portée de tout le monde?

Pour avoir le droit de prescrire ou de vendre les remèdes les plus simples, le médecin et le pharmacien sont forcés de faire de longues études et de passer des examens très difficiles. Cependant ces messieurs, lorsque par malheur ils se trompent, ne tuent jamais qu'une personne ou tout au plus une famille à la fois. Au contraire, l'écrivain sans foi ni mœurs, peut, avec une petite fiole d'encre et quelques feuilles de papier, corrompre tout une génération.

On a fait tant de lois et tant d'amendements à ces lois, que le plus savant des avocats, lorsqu'il a une cause quelque peu compliquée à plaider, doit se remettre à l'étude comme s'il avait de nouveaux examens à passer...

Puisqu'il en est ainsi, qu'on ajoute à ce formidable arsenal de lois et d'amendements un article de plus. Qu'on demande des garanties à ceux qui écrivent pour le public et vendent au numéro ou à l'année des opinions toutes faites.

Cela ne suffira pas pour supprimer tous les abus; mais une bonne loi aurait souvent pour effet d'empêcher le mal qui peut se faire avec une goutte d'encre.

JEAN DES ÉRABLES.

#### LA CHASSE AU PHOQUE.

Le phoque ou chien marin, ce vorace mangeur de poissons, se montre en bandes nombreuses près des côtes de Terre-Neuve. A la fin du mois d'avril dernier, les passagers du *Numidian*, de la ligne Allan, prisonniers pendant trois jours au milieu des glaçons, eurent l'occasion d'en voir des centaines et des milliers. On en tue chaque année des quantités considérables et, malgré ce massacre périodique, leur race est loin d'être sur le point de disparaître.

La gravure ci-dessus représente, au milieu d'un "paysage" des mers polaires, une de ces chasses émouvantes.

Ceux de nos Lecteurs qui désirent de plus amples détails à propos de ces scènes grandioses et des chasses et des pêches aux environs du Golfe St-Laurent, feront bien de se procurer l'excellent ouvrage *Labrador et Anticosti*, par M. l'ABBÉ HUARD, directeur du collège de Chicoutimi. Nous l'annonçons tout au long à notre dernière page.

#### LES SOCIÉTÉS DE BIENFAISANCE.

Sous ce titre, M. L. G. Robillard, inspecteur des écoles, a écrit une belle petite brochure dont il a eu la bonté de nous envoyer deux exemplaires.

Nous croyons bien faire en reproduisant ce que dit de cet opuscule notre excellent confrère *L'Oiseau-Mouche*.

Nous avons lu la petite brochure que M. Robillard vient de publier sous ce titre. Les 34 pages qu'elle renferme comprennent vingt-deux chapitres qui, dans leur brièveté, expliquent fort bien les divers systèmes des sociétés purement mutuelles ou à taux fixes. Finalement, il y est prouvé que "l'Union

franco-canadienne" est la plus avantageuse de toutes ces sociétés. L'approbation qu'elle a reçue de la plupart de nos évêques proclame sa valeur au point de vue religieux et national. "Pourquoi, dirons-nous avec la *Vérité*, nos Canadiens n'en feraient-ils pas partie plutôt que de s'enrôler dans des sociétés suspectes et étrangères?"

### DANS les RUES de MONTRÉAL.

Ce qu'il y a de plus curieux et parfois de plus navrant à voir, c'est la gymnastique à laquelle doivent se livrer les voyageurs qui montent dans les chars électriques ou qui en descendent.

Pour les hommes cela va encore, surtout quand ils sont jeunes et bien portants. Mais il n'en est pas de même pour les dames, les demoiselles et les enfants; c'est vraiment pitié de les voir monter à l'assaut d'un véhicule dont le marche-pied est placé beaucoup trop haut. Nous leur conseillons de se munir d'une échelle, d'une chaise ou d'un autre engin de sauvetage qui puisse leur faciliter cette pénible escalade.

Quant à la cruelle habitude d'entasser les voyageurs comme s'il s'agissait d'une charge de bois de corde, nous jugeons inutile d'y revenir après nos grands confrères dont les coups d'épée dans l'eau à ce sujet ne se comptent plus. La compagnie des chars est toute-puissante, nous devons nous incliner respectueusement devant tous ses ukases.

### TRIBUNE LIBRE

Monsieur le Rédacteur,

Je vois par les journaux que le barreau demande la nomination de deux nouveaux

juges pour expédier la besogne accumulée.

Du train qu'on y va, nous aurons bientôt autant de juges qu'il y avait autrefois d'avocats. Que voulez-vous? Quand on sème le vent, on récolte la tempête, ou plutôt, quand on crée trop d'avocats, on récolte des procès, des chicanes, des frais de cour et des écailles d'huîtres.

Et dire qu'on en sème chaque automne un nombre considérable dans nos champs universitaires, pour nous donner tous les printemps une nouvelle récolte, c'est à dire une nouvelle légion de lions dévorants à la recherche d'une proie.

On est forcé d'élargir nos palais de justice, de multiplier les tribunaux, pour satisfaire des appétits toujours renaissants, pour proenrer la pitance à ce peuple de chicaniers qui envahit tout, parlements, corporations, municipalités, service civil, etc.

Une véritable plaie. Il est bien curieux que Moïse n'y ait pas songé!

JEAN PLEURE.

*Note de la Rédaction.* — Nous ne jugeons pas les choses comme notre honorable correspondant. Il compare les avocats à une récolte; nous les prenons plutôt pour des *moissonneurs*. La fable de l'Huître et des deux Plaideurs le prouve d'une manière irréfutable.

Et si notre bienveillant ami veut absolument supprimer les avocats ou du moins diminuer leur nombre, qu'il supprime les plaideurs.

### AU KLONDIKE.

La *Cloche* ne se prive de rien. Voulant battre les grands journaux, elle vient de m'envoyer au Klondike. Je m'y suis transporté à l'aide d'un traîneau de mon invention et j'en suis revenu cette nuit, juste au moment où un photographe prenait la vue d'une poudrière au clair de la lune. J'en ai eu ma part.

Je n'ai pas donné un coup de pioche là-bas, mais j'ai vendu assez cher une charge de navets et de pommes de terre, pour revenir

avec une collection de lingots d'or, assez riche pour vivre de mes rentes.

Cependant, je ne conseille à personne d'y aller. Je vous écrirais bien une relation de voyage, mais la grande rapidité de ma course et le froid terrible qui règne là-bas, m'ont donné des engelures qui me rendent très-pénible le maniemment de la plume et du crayon. Voilà pourquoi je fais un emprunt au *Monde Illustré*; je pille l'article de M. Firmin Picard. Si le péché n'est pas pardonné, il est du moins avoué.

Je profite de l'occasion pour prévenir les reporters grands et petits, jeunes et vieux, que je n'ai nullement l'intention de me laisser interviewer. Par les mêmes causes qui m'ont donné des engelures aux doigts, j'ai aussi perdu la moitié de mes oreilles. Qu'on me laisse la paix!

JEAN LEFRANC.

"Ce n'est plus l'Eldorado ni la Californie que l'on évoque aujourd'hui pour désigner un pays où l'or pousse comme les cailloux ici: on dit couramment le Klondike.

"Ce n'est que depuis l'année dernière — 1896 — que l'on connaît les richesses incalculables du haut Yukon: jusque là, on avait bien trouvé de l'or en remontant ce fleuve, mais les chercheurs n'avaient pas été assez haut.

"Un savant de Montréal, malheureusement trop peu connu à cause même de sa modestie, modestie si grande qu'elle lui a fait préférer se consacrer aux rebuts de la société (les enfants de la Réforme) plutôt que d'accepter les honneurs et le fardeau de l'épiscopat, ce savant, versé dans la géologie tout autant que dans d'autres sciences, me disait un jour:

"Tout le territoire de l'Alaska est pour ainsi dire tel qu'il s'est formé lors des grands cataclysmes qui présidèrent à la formation de la croûte actuelle du globe: aussi, est-il facile de comprendre que l'or se trouve à fleur de terre ou à une très petite profondeur. Tandis que de notre côté des Montagnes Rocheuses, les terres apportées par les eaux, les sédiments, ont comblé des vallées profondes, couvrant des bassins entiers en surélevant les ruisseaux, les rivières, les fleuves, dont on ne retrouverait les lits primitifs qu'à des profondeurs parfois immenses. Ce qui rend, vous le comprenez, la recherche de l'or très difficile de ce côté-ci des montagnes."

## Un Grand Avantage

— AUX ACHETEURS DE —

FERBLANTERIE, VAISSELLES, VERRERIES, ARTICLES DE FANTAISIE, ARTICLES DE GRANIT, AINSI QUE DE GOUT

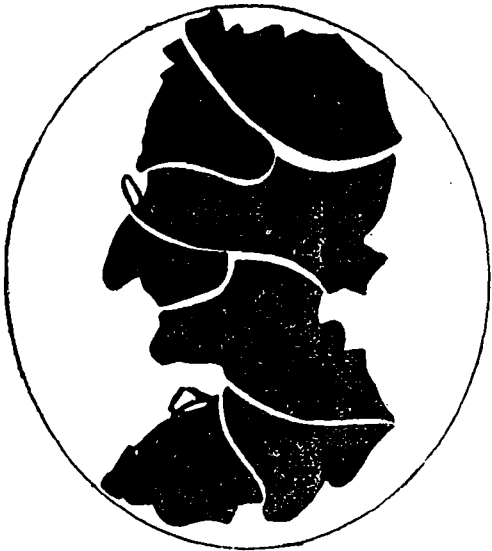
— CHEZ —

## SEMMELHAACK

Le Magasin de renom pour ses bas prix. 83, RUE ST-LAURENT.

Voulant abandonner le commerce de détail, le propriétaire désire disposer de toutes ses marchandises le plus vite possible, et cela à des prix extraordinairement réduits. De fait, la plupart des marchandises sont vendues pour moins que la moitié des prix ordinaires.

VENEZ NOUS VOIR, CE SERA A VOTRE AVANTAGE.



Un bon amusement pour les petits Enfants, et au besoin pour les grands.

Vous prenez une image quelconque, vous la coupez en morceaux, vous jetez les morceaux pêle-mêle sur une table, et vous dites à vos petits amis de réunir ces morceaux de manière à reconstituer la figure. Pendant qu'ils s'amuse à cela, vous avez le temps de lire votre journal ou de faire la caquette. C'est la joie des enfants et la tranquillité des parents.

On dira peut-être que cela n'est pas bien fin. Admettons-le. Mais quel bonheur, si les grands journaux, savants et sérieux, ne publiaient jamais des choses plus naïves ?

#### UN PETIT SAVANT.

Le jeune Champoireau commence à apprendre la géographie et se vante bien fort de ses nouvelles connaissances :

— Je sais le nom des montagnes, dit-il à son père.

— Bien, fait celui-ci ; nommez-moi les plus hautes ?

Champoireau fils, un peu embarrassé, réfléchit quelques secondes, puis, vivement :

— Je n'ai encore appris que les plus basses, répond-il.

#### GENERALISSIME.

C'est le Cardinal de Richelieu qui, en 1629, allant commander les armées de France en Italie, imagina le nom et se fit donner le premier le titre de Généralissime.



Vient de Paraitre.

#### LABRADOR ET ANTICOSTI,

Par l'Abbé Huard.

Volume de XV-505 pages, impression et papier de luxe. Illustré de 45 portraits et autres gravures et d'une carte du golfe St-Laurent dressée expressément pour cet ouvrage.

Journal de voyages. Historique et état présent de tous les postes de la Côte Nord, depuis Betsiamis jusqu'au Blanc-Sablon, et de l'Anticosti. Mœurs et usages des Montagnais. Pêcheurs canadiens et acadiens. Cométiques et chiens du Labrador. Détails complets sur la chasse au loup marin, et la grande pêche au saumon, au hareng, à la morue. La vérité sur l'Anticosti ; renseignements inédits ; l'entreprise Menier.

Prix, pour le Canada, \$ .50. Par la poste, \$1.60. Etats-Unis, \$1.70.

Au bureau du NATURALISTE, à Chicoutimi et chez les principaux libraires du pays.

#### VINS DU PAYS.

Excellents Vins Purs, Blancs et Rouges.

VIN DE MESSE.

LOUIS BELFORT,

VITICULTEUR.

SANDWICH, ONT.

SIROP DE . . .

. . . COQUELICOT . . .

. . . COMPOSE.

Le SIROP DE COQUELICOT COMPOSÉ est employé avec succès pour le traitement des affections des voies respiratoires, telles que la TOUX, le RHUME, la BRONCHITE, la LARYNGITE, la GRIPPE, l'ASTHME, la COQUELUCHE et les CATARRHES en général, &c.

Un RHUME ne doit jamais être négligé, car souvent il dégénère en BRONCHITE, et, ce qui est bien pis, quelquefois en PNEUMONIE, en PLEURÉSIE ou en PHTISIE.

Il importe donc d'avoir à sa portée une préparation efficace en même temps qu'agréable à prendre chaque fois qu'un de ces fameux CATARRHES nous envahit.

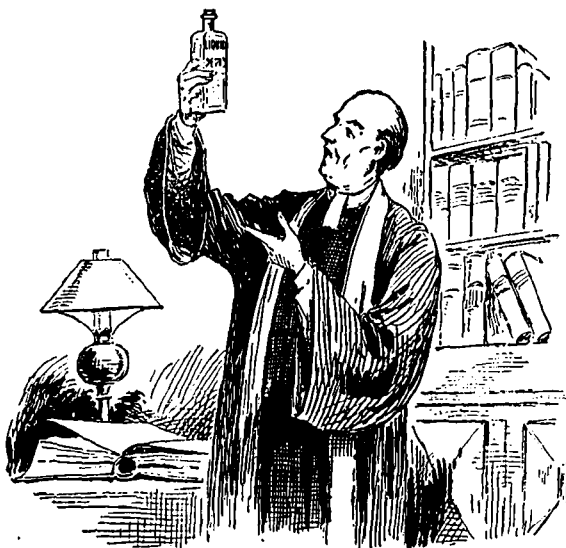
LE SIROP DE COQUELICOT COMPOSÉ est bien cet article indispensable aux familles, pour enlever de suite le CATARRHE à son début et le guérir radicalement lorsqu'il a déjà fait quelques progrès.

Essayez-le seulement, et vous le trouverez supérieur à bien d'autres. Les Enfants en font leurs délices.

250cts.

SEUL PROPRIÉTAIRE,

S. LACHANCE, PHARMACIEN.



La PEPTONE de Viande... DENAYER, ...stérilisée de

La meilleure des nourritures, véritable trésor pour les personnes faibles.

En vente à la Pharmacie BERNARD.

1882, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.